

LE TEMPS

CHF 3.80 / France € 3.50

JEUDI 14 MAI 2020 / N° 6715

Portrait

Ada Hegerberg, un Ballon d'or pour revaloriser le football féminin ●●● PAGE 18



Pandémie

Qui a contaminé qui? L'énigme des Jeux mondiaux militaires de Wuhan ●●● PAGE 4

Transports

Ce qui pourrait changer pour les passagers qui prendront l'avion ●●● PAGE 13

Eros & Controverse

A quoi ressemblera le déconfinement sexuel? Les scénarios d'un été à la recherche du temps perdu ●●● PAGE 16

L'Etat social à l'épreuve de la crise

ÉCONOMIE Le Covid-19 et les conséquences économiques qu'il risque d'engendrer représentent un défi colossal pour les Etats et accroissent les inégalités

■ A l'ère de l'économie de marché, les Etats se sont retrouvés en première ligne face aux problèmes de santé, d'emploi, d'école et d'approvisionnement

■ Les pays ne sont pas égaux: face aux Etats-Unis, les Européens semblent mieux équipés pour gérer la crise, même si la France affiche une dette énorme

■ Mais la dette elle-même ne devient-elle pas «acceptable»? En Suisse, certains estiment que tous les moyens sont là pour éviter une catastrophe sociale

●●● PAGES 2-3

Le bonheur retrouvé de flâner dans les musées



BEAUX-ARTS La plupart des musées suisses ont rouvert leurs portes. Après ce sevrage artistique, le temps est revenu de se balader au fil des expos pour renouer avec cette ivresse artistique qui fait tant de bien aux âmes confinées. Parmi les expositions à ne pas manquer, la rétrospective Kiki Kogelnik, égérie féministe du pop art, à découvrir au Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds. (VICTOR SAVANYU)

●●● PAGE 17

La mode, la mort et les corps

EXPOSITION Le Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds met à l'honneur le travail grinçant de Kiki Kogelnik, artiste pop, féministe convaincue. Cette première rétrospective suisse est prolongée jusqu'au 20 septembre

JILL GASPARINA

L'histoire de la carrière de Kiki Kogelnik est tristement banale et ressemble à celles de nombre de ses consœurs artistes dans les années 1960, coincées dans un rôle d'égérie dont elles ne voulaient pas. C'est celle d'une indifférence du marché et des institutions, qui finit par s'inverser, mais trop tard. Kiki Kogelnik est morte en 1997, et elle n'a jamais autant exposé que depuis le début des années 2010. Quatre pièces viennent d'entrer dans la collection du Centre Pompidou. Et bien entendu, sa cote a explosé.

Elle naît en 1935 et quitte l'Autriche pour New York en 1961. L'artiste Sam Francis, dont elle est alors proche, l'a convaincue que la côte Est des États-Unis est un lieu idéal pour les artistes. Dès son arrivée, elle délaisse le style abstrait et expressionniste de ses débuts pour embrasser pleinement la modernité pop: peintures colorées, découpe de vinyles brillants, appropriation d'objets techniques, multiples et estampes, dessins à la ligne claire. «Le Coca-Cola, ce n'est pas mon affaire, déclare-t-elle. Mon affaire, c'est la beauté technique des fusées, des gens qui volent dans l'espace et de ceux qui deviennent des robots. Quand tu arrives d'Europe, c'est fascinant, comme un rêve de notre futur. Les nouvelles idées sont ici, les matériaux sont ici, pourquoi ne pas en faire usage?»

Kiki Kogelnik qualifie alors son travail de «space art», peint des fusées et réalise une performance en direct pendant qu'Armstrong et Aldrin gambadent à la surface lunaire. Mais comme souvent dans l'art pop, l'enthousiasme est communicatif autant qu'ambivalent, et la fascination pour la consommation et la technologie peut sombrer sans prévenir dans des visions inquiétantes. À partir des années 1970, son travail se recentre sur une dimension fondamentale, la représentation du corps féminin, mais la tonalité reste toujours ambivalente, notamment dans son emploi d'une imagerie empruntée à la mode. Le féminisme de Kogelnik est grinçant, avec son mélange savant d'humour et d'agressivité.

«Sirens», 1977.
Huile et acrylique
sur toile. (KIKI
KOGELNIK
FOUNDATION)



Dans le parcours qui la structure, l'exposition rend particulièrement bien compte de ce partage de l'œuvre entre des aspirations contradictoires: la célébration de l'époque d'un côté, la conscience des promesses d'aliénation dont elle est porteuse de l'autre. Elle s'ouvre sur les abstractions du début des années 1960, au style encore balbutiant, mais déjà dissonant. Au réz, on passe de la vision jouissive de ses grands formats peints, très colorés, à celle, proprement inquiétante, de ses séries d'estampe de robots androgynes, démultipliés à l'infini.

Les bébés de science-fiction qui donnent leur titre à deux peintures spectaculaires d'étrangeté résument à eux seuls ces atermoiements, avec leur chromatisme

bubblegum et leurs formes monstrueuses. Plus loin, des œuvres de la série *Hangings* jouent encore sur la même ambivalence entre des corps évidés, aplatis et des matériaux brillants et séduisants.

Le féminisme de Kiki Kogelnik est grinçant

Au premier étage, l'exposition donne une place plus restreinte à l'œuvre plus tardive. Et le plus beau compliment que l'on puisse faire à cette exposition, c'est qu'on aurait aimé en voir plus, tant ce travail est

enthousiasmant. Mais soyons grinçants: il y a quand même un bon côté à l'absence de succès commercial à laquelle Kiki Kogelnik a été confrontée de son vivant. Les droits de son œuvre sont désormais gérés par une fondation qui possède la quasi-totalité de son travail, et qui joue très bien son rôle de promotion et de diffusion. Il faut donc s'attendre à voir toujours plus de Kiki Kogelnik dans les années qui arrivent.

Dans un tout autre registre, le musée haut-neuchâtelois propose simultanément une exposition collective curatée par l'artiste genevois Mathias Pfund, né en 1992. Intitulée *Laughing Stock* en hommage au groupe Talk Talk dont le carton pastiche une pochette d'album, elle présente des œuvres de l'«Ecole du gris». Cette école de peinture,

dévouée aux couleurs sombres, aurait existé à La Chaux-de-Fonds durant l'entre-deux-guerres.

Exploitant cette dimension spéculative, et surjouant le classicisme muséal comme on se déguiserait pour le carnaval, Pfund s'amuse des méthodes de fabrication de l'histoire de l'art. Et il parvient à faire d'un accrochage à l'austérité revendiquée le support d'un geste d'humour artistique. Tout est gris, mais on rit. Reste le plaisir de revoir, pour le public du musée, les œuvres de ces figures locales souvent peu visibles. ■

Kiki Kogelnik. Les cyborgs ne sont pas respectueuses, Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, jusqu'au 20 septembre.

A voir également: Mathias Pfund. *Laughing Stock*.